

ETC



La filature des métaphores : nature/culture

Patrick Bernatchez. *Chrysalides*, galerie Skol, Montréal. 4 avril — 3 mai 2008

Patrick Poulin

Numéro 84, décembre 2008, janvier–février 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34781ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poulin, P. (2008). Compte rendu de [La filature des métaphores : nature/culture / Patrick Bernatchez. *Chrysalides*, galerie Skol, Montréal. 4 avril — 3 mai 2008]. *ETC*, (84), 47–48.

Montréal

La filature des métaphores : nature/culture

Patrick Bernatchez, *Chrysalides*, galerie Skol, Montréal.
4 avril – 3 mai 2008

Chrysalides est une filature autour du Fashion Plaza (5455, de Gaspé), un ensemble esthétique qui tire dans plusieurs directions en oscillant entre le monstrueux et le classique, dans un équilibre parfois précaire. On y trouve un foisonnement de références culturelles, de Bambi à Matthew Barney ou à Damien Hirst, mais Bernatchez arrive à dépasser le clin d'œil et l'ironie pour produire une œuvre lyrique et personnelle, ambitieuse mais probante.

Sur un premier mur, on trouve une série de dessins et d'images (quatre-vingt-onze au total) disposés en grille, dans un motif qui évoque la façade du Fashion Plaza où travaille Bernatchez – d'ailleurs, les surfaces de verre ou de miroir des images alignées ajoutent à cet effet de fenestration industrielle. Ces dessins évoquent tantôt les dessins animés/bandes dessinées Bambi et Thorgal, tantôt les gravures de Delacroix, en passant par les fables de Lafontaine : *personae* dont la bonhomie appartient souvent au monde des draps imprimés, des serviettes de plage ou des cotons ouatés. Ces dessins ont tous en commun de présenter des métamorphoses monstrueuses et coulantes où se mélangent règne végétal et règne animal, avalant ou engendrant les visages et les corps. Ce sont d'étranges mutations naturelles où le flottant s'imbrique au minéral, où les visages font souche pour dévorer le corps d'un tiers, où des chimères s'accouplent avec énergie. Dessinées avec un grand souci du détail, les figures semblent ainsi sortir d'un album d'*Heroic Fantasy* fondu; s'y ajoutent des éléments botaniques typiques de l'Amérique nordique, pour laisser une sensation de

fable moderne, à rebours de toute mythologie. La fable tient ici dans une puissante pauvreté, comme si tout pouvait germer, se raconter et apparaître, fictions, vies, entre sexes et crânes : les visages germent pour pourrir aussitôt, dans un battement plastique.

Le verre et le miroir des dessins font face à une série de dessins ontogéniques où se déploie une figure larvaire, en une séquence en quatre temps. « Une » figure qui croule et dissémine des images possibles, à la façon d'un champignon ou d'une moisissure esthétique qui servirait l'hallucination, sorte de test de Rorschach autonome (« De la psychologie pour la dernière fois ! »). Ici, le motif de la quadrature (cadre et fenêtre) rappelle une sorte de calendrier végétatif (série de sept images) pour une semaine limbique, dans un agenda sans maître. Cette série vibre en sympathie avec une œuvre conceptuelle où vidéo et musique se mêlent. Les fenêtres de l'immense filature de la rue de Gaspé servent de partitions et font piano mécanique, Bernatchez les transformant en nocturnes qui ouvrent bien entendu un joli champ sémantique, étant donné que ces filatures fonctionnent de nuit, projetant une lumière blanche. Évidemment, l'intitulé *Chrysalides* renvoie aux papillons de nuit et au filage du cocon reproductif, en plus d'évoquer la vie limbique qu'on associe aux larves. C'est donc tout un registre nocturne qui est prêté au travail qui se fait dans les filatures (notamment celles du Mile-End), avec leur monumentalité et leur bruyante luminosité, mais aussi avec une impersonnalité qui impose l'anonymat et la petitesse des personnes qui les fréquentent. Ce qui n'est pas sans croiser les comparaisons qui sont souvent faites entre industrie, termitière, fourmilière, ruche (et on pense ici à Matthew Barney et à sa soudure du Chrysler Building avec la ruche productrice du miel : mais la filature et la chrysalide font métamorphose matérielle là où l'abeille et la ruche faisaient transformation substantifique; la première est monstrueuse, et la seconde, hiérarchique).

Cette part de monstruosité qui traverse les œuvres rapproche Bernatchez d'un David Altmeld, d'autant plus que tous deux utilisent volontiers le verre et le miroir, et ce, non dans un symbolisme primaire qui confinerait ces esthétiques à une vérification



du bréviaire psychanalytique, mais d'une manière matérielle qui va chercher et produire des effets de sens qui n'ont rien à voir avec la structure partitive du sujet devant l'objet. Incidemment, cette monstruosité et cet usage du verre distinguent Bernatchez de Barney, lequel préfère les matières plastiques, dans un discours sémique où l'identité personnelle se relaie dans un palais de hiérarchies en fuite. Oui, les œuvres de Bernatchez produisent délibérément un reflet, mais il serait naïf d'en rester au registre du regard sur soi (Narcisse au miroir). Car ce qu'ajoutent ces reflets, c'est une profondeur de champ, un ensemble de taches indistinctes qui brouillent plus qu'elles n'éclaircissent, un effet d'avalement qui prolonge le dessin. C'est de la navigation 3D bruyante, de la même sorte qu'on en rencontre tous les jours en ouvrant un ordinateur, en jouant à un jeu vidéo, en plongeant dans le fenêtrage d'un téléphone portable (« cellulaire »). Il s'agit pour ainsi dire d'une virtualité monstrueuse où les formes se déchirent bien plus qu'elles ne se conservent, sorte de putréfaction optique.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'intérêt que manifeste Bernatchez pour la vidéo et le cinéma. Il s'y produit une mutation où le cinéma narratif et ses dispositifs (dont l'usage de la musique pour colorer émotionnellement des scènes), est déshabillé pour produire un film littéralement poétique, voire allégorique, qui évoque plus qu'il ne raconte : à rebours de l'industrie qu'est le cinéma. Le film *Chrysalide*, d'une durée de dix minutes, présente une longue rotation autour d'une BMW noire, laquelle est peu à peu infiltrée d'eau, jusqu'au plafond. À l'intérieur, un conducteur impassible, qui mange d'abord un burger, puis fume une cigarette. Si les symboles sont parfois gros, laissant l'œuvre à découvert, *Chrysalide* vient judicieusement compléter les dessins, non seulement en les colorant de la noirceur de ses thèmes et de ses symboles, mais en ajoutant au verre, aux fenêtrages et aux personnages l'immatérialité lumineuse du film projeté, le trait de néon qui fonctionne comme une sécrétion de fiction et de sens, dans le capitalisme civilisationnel. Ainsi, le film demeure très consistant, même si les symboles que les dessins proposent sont parfois trop gros : l'usage même de la matière-cinéma opère comme un geste esthétique qui

accompagne les dessins avec une grande cohérence, tout comme le verre produit du bruit bien plus que de l'introspection. (Les films de Bernatchez sont tous disponibles sur son site web, www.patrickbernatchez.com. On y trouve aussi les deux films qui ont été présentés au MACM durant la Triennale québécoise.) Cela dit, la voiture de *Chrysalide* a participé imperceptiblement à la série des sept dessins évoquant le test de Rorschach, puisque ceux-ci proviennent d'un cahier qui est resté un an dans le coffre de la voiture, subissant le travail de l'humidité, puis de la moisissure. De véhicule esthétisé, la voiture devient l'incubateur de moisissures qui, par le prisme du monde de l'art, deviennent naturellement picturales : autant de « peintures » littéralement mortes, et une culture littéralement bactérienne.

Sur un autre mur est disposée une œuvre immense et acide, composée de deux panneaux miroitants mauves où on distingue, sombre comme du lichen, la silhouette du Fashion Plaza, fendu d'une sorte de tumeur en éclat. La « tumeur » est une sorte de mousse où nagent des crânes en métamorphose. Ces panneaux ont tout des miroirs gravés des fêtes foraines où on trouve tantôt Bambi, tantôt le lapin *Playboy*, tantôt les M en éclair de Metallica. Mais ils ont un aspect solennel et monumental qui fait la ligature entre le mur des quatre-vingt-huit images et la série des sept dessins.

Le projet de Patrick Bernatchez autour de *Chrysalide* est un ensemble très solide au plan conceptuel et esthétique, et il porte autant de vigueur que de promesses quant à la suite (le cycle *Chrysalide* devrait s'achever par le tournage d'un dernier film). Surtout, Bernatchez fait son œuvre sans sombrer dans l'autoréférentialité ou l'ironie « postmoderne », ce jeu de citations en 2000 morceaux dont se régale trop souvent le monde de l'art. Bernatchez propose une innocence qui peut réjouir autant qu'épouvanter.

PATRICK POULIN

NOTE

¹ Franz Kafka, *Aphorismes*, aphorisme 93.

